

Le présent numéro propose de présenter plusieurs aspects de la pensée d'André Leroi-Gourhan et de montrer son actualité. La lecture de ce grand anthropologue français a en effet nourri de très nombreux anthropologues, ethnologues, préhistoriens, mais également philosophes et architectes français. Pourtant, il reste encore assez peu connu dans l'espace germanophone, malgré la traduction allemande dès les années 1980 des ouvrages majeurs que sont *Le geste et la parole (Hand und Wort. Die Evolution von Technik, Sprache und Kunst)* et *Préhistoire de l'art occidental (Prähistorische Kunst. Die Ursprünge der Kunst in Europa)*.<sup>1</sup> Sont également disponibles en allemand le récit de son voyage au Japon *Eine Reise zu den Ainu. Hokkaido, 1938* et son ouvrage sur les religions à la préhistoire *Die Religionen der Vorgeschichte*.<sup>2</sup> En France, son actualité se mesure au fait que la maison d'édition Les Belles Lettres propose cette année une réédition complète de *La civilisation du renne*, avec une meilleure définition des images par rapport aux éditions passées (2019). Le spécialiste Michel Guérin, qui en réalise la préface, publie simultanément un ouvrage d'analyse des rapports entre évolution, matière et esthétique, sous le titre : *André Leroi-Gourhan. L'évolution ou la liberté contrainte* (Hermann, collection philosophie, 2019).<sup>3</sup> Tout donne donc à penser que croiser les regards franco-allemands sur cet auteur majeur permettra de renouveler le questionnement actuel sur la matière, la technique, les formes et le geste esthétiques.

Né à Paris en 1911, André Leroi-Gourhan est passionné dès l'enfance par les riches collections du Muséum national d'Histoire naturelle. Il découvre le chinois auprès de Marcel Granet et le russe à l'École des Études Orientales. Il se nourrit d'ethnologie et d'anthropologie, d'abord à l'École d'Anthropologie de Paris avec Raoul Anthony et Georges Papillault, puis auprès de Marcel Mauss à l'École Pratique des Hautes Études. Étudiant actif et engagé, il s'investit dès 1930 dans les travaux de rénovation du Musée d'Ethnographie du Trocadéro et s'initie à la technologie et à la muséographie avec Paul Rivet, qui lui enseigne l'ethnologie, Georges-Henri Rivière, qui lui apprend la mise en scène et en vitrine des documents collectionnés, et Anatole Lewitsky, qui lui transmet les principes de la classification comparative. Dès 1934, Leroi-Gourhan est en mesure d'organiser sa première exposition sur les Esquimo. Il y montre son intérêt pour les représentations graphiques liées à la vie quotidienne et à la mythologie et pour la manière dont les aspects techniques de la vie quotidienne sont intégrés de manière cohérente aux mythes et croyances du groupe, une perspective qu'il va adopter également dans ses travaux ultérieurs.<sup>4</sup> Pour être plus précis, comme le formule Philippe Soulier, un des principaux spécialistes actuels de cet auteur, il s'attache à mettre en lumière les « associations figuratives systématiques et leurs dérivés graphiques », leur variation en fonction des matières, des supports, du temps qui passe

et des exécutants, « tout en envisageant leurs éventuels changements de signification symbolique à travers le temps ».<sup>5</sup>

Au Japon, de mai 1937 à mars 1939, il étudie sur le terrain, avec Arlette Royer, bientôt son épouse, le peuple des derniers Aïnous de l'île d'Hokkaidô. Il met alors en place un dispositif de fiches nombreuses et complexes, dont la réorganisation permanente sert de support plastique à ses raisonnements théoriques ultérieurs. Technique, nature et esthétique entretiennent des liens forts dans la culture japonaise, ce qui marquera l'approche que fait Leroi-Gourhan de la culture. Souhaitant exposer à son retour le fruit de ses recherches au Musée de l'Homme, notamment des céramiques, la guerre l'empêche de mener à bien son projet pourtant théoriquement déjà bien abouti.

Au retour de son voyage, considéré désormais comme un spécialiste de la culture orientale, il est affecté, après une mobilisation de 11 mois liée à la guerre, d'abord au Musée Guimet, dont il a déjà étudié les bronzes avec attention, puis au Musée Cernuschi. Marcel Griaule dirige alors sa thèse de lettres, nettement colorée par une option « ethnologie ». Soutenue en 1944, celle-ci porte sur *L'archéologie du Pacifique Nord*, travail qu'il cosigne comme beaucoup d'autres avec son épouse Arlette Royer.<sup>6</sup> En outre, pendant la Seconde Guerre mondiale, utilisant à plein ses compétences linguistiques pour le décryptage des messages et des codes, Leroi-Gourhan s'illustre comme résistant, rejoignant notamment le Maquis de Gâtine, en août et septembre 1944, et ce en qualité de lieutenant FFI. Il est d'ailleurs décoré à la fin de la guerre pour ses actes de bravoure.

Devenu maître de conférences en ethnologie à l'université de Lyon à la rentrée de l'année 1944, il enseigne ce qui demeure alors encore baptisé « l'ethnologie coloniale ». Il y traite en réalité principalement de l'évolution des objets techniques en fonction des cultures. Militant activement pour extraire l'ethnologie d'une approche colonialiste nécessairement réductrice, en humaniste convaincu, il conteste explicitement l'idée d'une quelconque « supériorité » de la culture européenne sur les autres. Pendant les années 30, c'est en effet encore le Ministère des Colonies qui finance et oriente les politiques muséales du Musée du Trocadéro, fondé en 1878, et qui chapeaute les expéditions lancées pour nourrir ses collections, telle la mission Dakar-Djibouti (1931-1933), ainsi que les recherches ethnologiques dans leur ensemble. Or, Marcel Mauss, Georges-Henri Rivière, André Leroi-Gourhan, tout comme Claude Lévi-Strauss, vont œuvrer conjointement pour modifier le regard du public sur les œuvres collectées en reconfigurant le Musée du Trocadéro en Musée de l'Homme, modification décisive qui a lieu en 1937.

Au travers des postes occupés dans divers musées d'art et d'ethnologie, Leroi-Gourhan interroge de manière générale le rapport complexe entre œuvre d'art et document. Privilégiant, pour les interpréter et les classer, la *fonction* des objets à leur forme ou même à leur beauté et à leur importance (taille, rareté, qualité du matériau...), refusant de limiter l'esthétique à la figuration, son approche se situe constamment à l'articulation de l'étude de la technique, de la science et de l'histoire de l'art et aborde toujours conjointement nature et culture, tout comme le propose plus récemment l'anthropologue français Philippe Descola.<sup>7</sup>

Ethnologue, il s'intéresse dans un premier temps notamment aux bronzes asiatiques,<sup>8</sup> comme nous l'avons évoqué, et plus généralement à la culture arctique des éleveurs de rennes.<sup>9</sup> Mais il est aussi et surtout un anthropologue et paléontologue de renom, s'illustrant par son riche et ample ouvrage systématique en deux volumes intitulé *Le Geste et la parole*, un ouvrage majeur dès sa parution par un très grand nombre d'étudiants en anthropologie, ethnologie, paléontologie, et même sociologie et philosophie. Le premier volume, paru en 1964, est consacré à la technique et au langage.<sup>10</sup> Le second, paru en 1965, est consacré à la mémoire et aux rythmes.<sup>11</sup> Ces deux ouvrages synthétisent ses principaux concepts, élaborés sur le terrain, et dressent un tableau général organisé de son anthropologie.

En s'intéressant à la préhistoire, la restitution de la vie des hommes demeure son principal objectif. C'est la *matérialité* de l'homme qui constitue toujours son objet. À Arcy-sur-Cure, dans l'Yonne, notamment à la Grotte du Renne, puis à Pincevent, sur un site à ciel ouvert de Seine-et-Marne, où il sensibilise les étudiants aux réalités très matérielles de l'exploration d'un territoire, il révolutionne la manière de faire des fouilles et de traduire les données collectées de manière systématique et exhaustive.<sup>12</sup> Il s'efforce de mettre au point des systèmes d'enregistrement et de conservation des couches stratigraphiques, grâce à des fiches mécaniques perforées, permettant de mettre en évidence la topographie des lieux de découverte des vestiges et d'établir des statistiques précises sur la base de ces données. Développant l'idée d'une paléo-ethnologie, il contribue à faire de la préhistoire une science interprétative aux contours bien délimités et aux méthodes reconnues.<sup>13</sup> Spéléologue chevronné, Leroi-Gourhan revisite par lui-même, avec le photographe Jean Vertut, 66 grottes parmi les 123 de l'espace franco-cantabrique alors découvertes, rédigeant en plus de cinq années pour la prestigieuse collection des Éditions Lucien Mazenod le volume consacré à *La préhistoire de l'art occidental*,<sup>14</sup> publié en 1965. Les textes qu'il y développe, devenus des classiques des études paléontologiques, constituent bien plus qu'une simple illustration destinée à éclairer les nombreuses planches, photographies et relevés topographiques que le volume contient. Ils révèlent une véritable somme théorique, permettant la défense systématique d'une thèse ambitieuse sur l'art préhistorique. Les ornements des cavernes sont des compositions savamment orchestrées et la grotte elle-même doit être considérée comme un sanctuaire comparable à la Chapelle Sixtine. Leroi-Gourhan souligne souvent que cette thèse naît parallèlement aux travaux d'Annette Laming-Emperaire sur la signification de l'art pariétal.<sup>15</sup> L'enjeu de cette somme est de proposer d'autres périodisations stylistiques que celles proposées par le célèbre « pape de la préhistoire », l'Abbé Henri Breuil, qui s'est illustré par ses relevés précis des représentations de la grotte de Lascaux.<sup>16</sup> Il s'agit d'offrir rien moins qu'une vision complète des systèmes symboliques mobilisés par les peuples préhistoriques.

Nommé en 1946 sous-directeur du Musée de l'Homme,<sup>17</sup> ce qui représente une forme de couronnement des recherches accomplies, Leroi-Gourhan forge le décisif Centre de Formation aux recherches ethnologiques. En 1956, il succède à Marcel Griaule à la chaire de Préhistoire du Collège de France et reçoit en 1973 la médaille d'or du CNRS. Il meurt à Paris le 19 février 1986.

Le philosophe Sylvain Roux (Université de Poitiers) pose dans son essai la question de savoir si le préhistorien peut nous parler de l'avenir de l'homme. Leroi-Gourhan met en effet en relation l'homme d'hier et l'homme d'aujourd'hui, permettant de dégager des tendances profondes à l'œuvre dans l'histoire humaine, donnant peut-être des clés pour résoudre les problèmes qui se posent constamment à lui. L'article de Muriel van Vliet vise quant à lui à synthétiser l'esthétique de Leroi-Gourhan, en repartant de ses premières enquêtes ethnologiques jusqu'à ses chef-d'œuvres de la maturité. Se dégage selon elle une esthétique morphologique, « à l'aube des images », alternative et complémentaire aux approches structuralistes strictes d'un Lévi-Strauss. Toni Hildebrandt (Université de Bern) se concentre sur la notion de « pré-mimésis » : avant même de représenter, l'homme mime par anticipation ce qu'il perçoit, dans un mouvement qui précède la mimésis proprement dite. Partant de certaines œuvres précises de Paul Klee, il tisse des liens entre l'approche de la naissance du graphisme chez Leroi-Gourhan et les vues de Hans Blumenberg, Jacques Derrida et Gilbert Simondon. Quant à Monika Schmitz-Emans (Université de Bochum), elle se consacre à diverses graphies, en comparant notamment Leroi-Gourhan et Roland Barthes. S'intéressant aux pierres et os gravés comme supports matériels des graphismes et à la dimension rythmique qui marque ces graphismes, elle met en lumière les fonctions et performances spécifiques à ces graphies.

Notre « projet-croisé » est constitué d'un entretien avec deux des responsables de l'exposition *Préhistoire. Une énigme moderne* ayant lieu récemment au Centre Georges Pompidou, dont les commissaires étaient Cécile Debray, Rémi Labrusse et Maria Stavrinaki. Il résonne avec un autre événement organisé par la revue : au printemps dernier, lors d'une journée de présentation organisée au Centre allemand d'histoire de l'art de Paris, Hélène Ivanoff, qui avait participé à la partie de l'exposition réservée aux relevés des fresques africaines par Léo Frobénius était venue dialoguer avec nous sur le programme scientifique qu'elle dirige, *Anthropos. Histoire croisée de l'ethnologie et de la préhistoire en Allemagne et en France jusqu'aux années 1960*.

Le présent numéro comporte également des recensions croisées qui permettent de donner une vision plus claire des publications récentes de l'espace franco-allemand consacrées à l'esthétique et l'histoire de l'art. Nous espérons par là continuer à faire dialoguer la France, l'Allemagne et les autres pays francophones et germanophones sur ces thèmes qui nous sont chers. Nous remercions vivement pour leur soutien constant les institutions que sont le Centre Allemand d'histoire de l'art Paris (Deutsches Forum für Kunstgeschichte Paris), l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, l'Université Humboldt de Berlin et la Fondation Hartung Bergman.

- 1 Voir André Leroi-Gourhan, *Hand und Wort. Die Evolution von Technik, Sprache und Kunst*, Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp, 1980 ; *Idem., Prähistorische Kunst. Die Ursprünge der Kunst in Europa*, Freiburg i. Br. : Herder, 1971.
- 2 Voir Arlette et André Leroi-Gourhan, *Eine Reise zu den Ainu. Hokkaido 1938*, Zürich : Amman, 1995 ; André Leroi-Gourhan, *Die Religionen der Vorgeschichte*, Francfort-sur-le-Main : Suhrkamp, 1981.
- 3 Voir Michel Guérin, *André Leroi-Gourhan. L'évolution ou la liberté contrainte*, Paris : Hermann 2019.

- 4 Philippe Soulier, « André Leroi-Gourhan (1911-1986), un anthropologue encyclopédiste au XX<sup>e</sup> siècle », dans Philippe Soulier (Hg.), *André Leroi-Gourhan, « L'homme, tout simplement »*, Paris : Éditions de Boccard, 2015, p. 15-46, ici p. 16.
- 5 *Ibidem*, p. 17.
- 6 André Leroi-Gourhan, *Archéologie du Pacifique Nord. Matériaux pour l'étude des relations entre les peuples riverains d'Asie et d'Amérique*, Université de Paris, travaux et mémoires de l'Institut d'ethnologie, XLVII, Institut d'ethnologie, 1946.
- 7 Voir Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris : Éditions Gallimard, 2005.
- 8 André Leroi-Gourhan rédigea divers articles dans la continuité de sa thèse. Intitulés respectivement : « Le mammouth dans la zoologie des Eskimos » (1935), « L'art animalier dans les bronzes chinois » (1935), « Symbolique du vêtement japonais » (1945), « Problèmes des rapports entre l'Asie et l'Amérique » (1948), ils se trouvent réédités et regroupés dans André Leroi-Gourhan, *Le fil du temps, Ethnologie et préhistoire, 1920-1970*, Paris : Éditions Fayard, 1983.
- 9 Voir André Leroi-Gourhan, *La civilisation du renne*, Paris : Éditions Gallimard, 1936.
- 10 Voir André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, tome I, *Technique et langage*, Paris : Albin Michel, 1964, rééd. 1970.
- 11 Voir André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, tome II, *La mémoire et les rythmes*, Paris : Albin Michel, 1965.
- 12 Voir André Leroi-Gourhan, *Les fouilles préhistoriques (techniques et méthodes)*, Paris : Picard, 1950.
- 13 Voir André Leroi-Gourhan, « Sur la position scientifique de l'ethnologie », dans *Revue philosophique*, oct.-déc., 1952, p. 506-518 ; réédité dans *Le fil du temps, Ethnologie et préhistoire, 1920-1970*, *op. cit.*, p. 79.
- 14 Voir André Leroi-Gourhan, *Préhistoire de l'art occidental*, Paris : Éditions Lucien Mazenod, collection L'art et les grandes civilisations, 1965, rééd. 1971.
- 15 Voir Annette Laming-Emperaire, *La signification de l'art pariétal*, Paris : Picard, 1962.
- 16 Voir Henri Breuil, *Quatre cents siècles d'art pariétal, Les cavernes ornées de l'âge du renne*, Montignac, Centre d'études et de Documentation préhistoriques, 1952.
- 17 Claude Lévi-Strauss le deviendra quant à lui en 1949.